

CHRONIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN ANCIEN PRISONNIER DE GUERRE FRANÇAIS, ANCIEN HOMME DE CONFIANCE PRINCIPAL DU STALAG V.

Dans une conférence ¹ donnée au Lycée franco-égyptien de Mansourah, le 21 janvier, sous la présidence du D^r Mohamed Sedky bey, président du Tribunal mixte, sur le sujet : « La culture et l'esprit français à l'épreuve — Témoignage d'un ancien prisonnier de guerre », M. René Tedjini, ancien homme de confiance principal du Stalag V de Moosburg (Allemagne), a ramené l'attention vers le rôle remarquable joué par les hommes de confiance, ces témoins incorruptibles de la vie des camps où, comme on l'a dit, toute souffrance est un appel.

Son rapport, d'une charmante simplicité, informe admirablement sur les diverses manifestations de la vie en commun des prisonniers de guerre ; il doit être entendu, ainsi que le demande M. Tedjini, « comme un témoignage honnête et sincère ».

Pour avoir duré six années, dit M. Tedjini, six années qui parfois parurent des siècles, notre expérience ne fut pas ce que l'on appelle ordinairement une patiente expérience. Disons plutôt qu'elle fut une observation rare et obsédante. Rare — parce que les circonstances terribles, inhumaines et chaotiques, dans lesquelles nous vécûmes, ne se produisent fort heureusement pas souvent. Obsédante — parce que son objet s'offrait continuellement à notre perception, nous fascinant par son implacable nudité.

Que valons-nous ? que vaut notre culture ? Combien d'hommes se sont-ils sincèrement posé cette question ? et surtout

¹ Le texte de cette conférence, que nous reproduisons ici avec l'aimable autorisation de M. R. Tedjini, diplômé d'Etudes supérieures de lettres classiques, lauréat de l'Académie française, nous a été obligeamment communiqué par la délégation du Comité international au Caire. (N.d.l.R.).

combien d'hommes ont-ils réussi à y répondre après expérience ? Nous n'avons surtout, pour éclairer un tel mystère, que des données livresques et sentimentales. A-t-on jamais songé à appliquer en pareille matière le précepte de Descartes qui affirme qu'« il ne faut rien tenir pour vrai qui n'ait été préalablement démontré tel » ? La plupart de mes compatriotes, comme moi-même, pour l'avoir lu, appris, constaté (pensions-nous !), pour l'avoir entendu dire par les plus grands esprits de ce monde, français ou étrangers, tenions pour démontrées l'excellence de notre culture, la richesse de notre esprit. Pourtant nous avons été nombreux au début des années terribles à cacher avec peine notre angoisse ; car nous assistions, à certains moments, tels des spectateurs impuissants et muets, à une véritable épreuve du feu. Epreuve de la guerre, épreuve de la captivité, dont l'homme français, sa culture et son esprit devaient finalement sortir solidement trempés.

Le 1^{er} septembre 1939, c'est la mobilisation générale en France. Les Français par milliers, ce jour-là, changèrent leur personnalité contre un uniforme. Surprenante métamorphose, qui est le propre de toutes les armées du monde. Changement curieux, qui, semble-t-il, doit être le même partout ailleurs où de simples particuliers deviennent soldats du jour au lendemain. Grandeur et servitude militaires, où l'intellectuel, l'artisan, le paysan, l'employé, l'ouvrier se fondent en une masse disciplinée, oubliant et s'efforçant d'oublier leurs réactions propres pour n'entendre que le commandement de leur chef.

Dans les débuts, on essaie bien de faire la part du service et la part de l'esprit, mais c'est beaucoup demander. C'est la guerre, il s'agit avant tout de tuer le temps, avant d'aller peut-être se faire tuer. C'est comme une fonte générale de toutes les valeurs dont le résultat donne quelque chose d'uniforme. Chacun se meut désormais dans un monde nouveau pour lui, où il s'aperçoit qu'il se comporte d'une manière nouvelle et déconcertante, avec des pensées et des sentiments jusqu'alors inconnus de lui. Nous nous sommes aperçus, alors, que nous ne nous connaissions pas nous-mêmes. Le phénomène était-il vraiment si étonnant ? Comment peut-on croire qu'il est facile

de se juger soi-même ? Dans cet interminable débat où, depuis des siècles, l'homme essaye de se saisir, de se comprendre, en un mot de se connaître, l'homme s'est vite aperçu que son jugement ne pouvait pas être absolument sain, puisqu'il y est à la fois juge et partie — et le jouet des circonstances.

Nombreux furent ceux également qui restèrent conscients au milieu de cette mêlée humaine où l'on risquait de tout perdre, et qui firent un réel effort pour tâcher de retenir quelque chose. Attentifs à ce phénomène de nivellement par la base, ils observèrent. Certains, à la manière de Lucrèce, drapés dans un mépris cynique, scrutèrent leurs semblables, comme on scrute un objet curieux, mais étranger. D'autres, étudièrent leur âme réfléchie dans le comportement des autres — ils l'étudièrent en humanistes à qui rien de ce qui est humain n'est étranger. Ceux-ci, à mon avis, ont le plus souffert, mais ils furent les vrais sages. Car, dans ce chaos, ils se sont entrevus à travers les autres sous leur vrai jour — et ils se sont retrouvés, une fois le calme revenu, extraordinairement enrichis de tolérance et de compréhension, découvrant même cette parcelle d'amour dont parle Lyautey, grâce à laquelle il est permis aux hommes de s'estimer mutuellement — aux nations de se respecter entre elles.

Or donc advint le temps que l'on a convenu d'appeler celui « de la drôle de guerre ». Les journaux, la radio le diffusèrent à tous les vents. C'était à se demander si les mots eux-mêmes n'avaient pas changé de signification, car, enfin, pour qui était-elle « drôle », cette guerre ? Était-ce pour ceux des patrouilles ? Était-ce pour ceux des avant-postes ? ou était-ce pour ceux qui creusaient abris et tranchées dans la boue, dans la neige, quelque part en France ? Nous menions une vie tout instinctive ; crottés, gelés, nous attendions ! le corps et l'esprit tendus vers quelque chose que nous ne pouvions définir. Nous comptons les jours qui nous séparaient de la relève suivante, nous espérons le vaguemestre avec ses lettres, seuls biens qui nous restaient et nous rattachaient à un monde social, sensible, pensant, mais lointain. Nos préoccupations étaient devenues toutes matérielles. Ce fut pire encore au cours des événements qui suivirent !

Le mois de juin est en général, en France, un des mois les plus délicieux de l'année. Ceux qui ont eu l'occasion de l'appré-

cier, peuvent bien en témoigner ! Pendant la Révolution française, un poète, semble-t-il, avait dû présider à l'élaboration du calendrier, puisqu'alors ce mois avait reçu le doux nom de Messidor. En juin 40, nous n'avions plus droit à la poésie — nous n'avons même pas vu mûrir les beaux champs de blé de France ! Saisis, happés par la tourmente qui s'était levée soudaine, nous nous sommes sentis entraînés brutalement. La retraite fut terrible. Jour par jour, heure par heure, la canonnade nous disait de sa voix sourde que le cercle se resserrait autour de nous, et qu'en même temps diminuaient nos espérances. Nous nous accrochions à l'idée d'un miracle, comme un naufragé à une épave, mais le temps du miracle n'était pas encore venu ! Les actes d'héroïsme n'avaient pourtant pas manqué. Comme l'annonçait à la même époque la voix prophétique du général de Gaulle : « Nous n'avions perdu qu'une bataille. La guerre continuait ». Elle continuait à des centaines de kilomètres de nous, et nous laissait brisés, saignants, là où elle venait de passer si rapidement. Pour nous, désormais, c'était le chemin de l'exil en captivité, où nous allions vivre en reclus, considérés comme un objet de garantie dont les Allemands devaient user souvent au cours de sinistres marchandages.

Cette captivité, y avons-nous un seul instant songé ? savions-nous, nous doutions-nous de ce qu'elle pouvait être ? Chacun rejetait instinctivement avec horreur une telle éventualité. Quoi ? vivre enfermés pendant des mois, des années peut-être ? Mieux vaut une vie dangereuse qu'une mort lente. Il me souvient d'une conversation tenue avec un camarade un soir de mai 1940, en Alsace, devant cette ligne Maginot, où quelques jours plus tard nous devons être si cruellement éprouvés. Tout était calme encore, le printemps nous avait redonné comme une vie neuve, avec de nombreux espoirs et une nouvelle confiance. Mon camarade était ingénieur-mécanicien, spécialisé dans de petites machines très compliquées. Il m'expliquait son apprentissage, ses études, la délicatesse de son métier, et levant tout à coup sa main droite, cette main habituée à tant de travaux minutieux, mon camarade me dit : « Si je devais perdre cette main, vois-tu, ma vie serait gâchée. Si j'avais à choisir, je donnerais plutôt mes deux jambes pour

la garder ». Combien n'ont-ils pas fait de semblables calculs ! Nous étions partis en guerre. De cette guerre meurtrière, on ne revient, pensions-nous, que de trois manières : intact — blessé — ou mutilé. Le destin devait nous apprendre à nos dépens qu'il existait une autre issue.

Jadis, durant le cours de nos études classiques, j'étais toujours désagréablement frappé quand je lisais que les Anciens, Grecs ou Romains, considéraient dans leur législation les esclaves comme des « choses », à l'égal des objets mobiliers ou des animaux domestiques. Nous fûmes cela pourtant, dès notre capture. Dépouillés, rassemblés en troupeaux, parqués, on put nous voir au repos, à l'abreuvoir, on put voir nos longues théories poussées sur toutes les routes de France qui mènent vers l'Est, cet Est germanique où, durant cinq années, nous ne fûmes rien d'autre que des morts vivants. Alors nous avions faim, nous étions désespérés, nous nous sentions abandonnés, étranglés par une angoisse et un doute atroces. Quand je songe à cette période de notre vie, je ne puis m'empêcher de frissonner. Ce fut une dure période, où tout concourait à nous user au physique comme au moral. Nous étions semblables à des êtres primitifs, préoccupés de leur seule nourriture, se battant pour un morceau de pain, se jetant sur une marmite à râcler, sans relever leurs manches, tâchant seulement d'en saisir le plus possible pendant qu'il était temps, c'est-à-dire surtout avant qu'un assaut d'autres affamés, désireux d'avoir eux aussi leur part du banquet, ne vienne les balayer. Cependant nous restions nombreux à dominer nos penchants, les maîtrisant au nom de notre dignité d'hommes. Nous ne voulions pas croire avec Rousseau que l'homme est né bon et que c'est la société qui le corrompt. Devant de tels spectacles nous étions au contraire convaincus que le mérite de la Société était d'avoir courbé les instincts de l'homme, de l'avoir discipliné et éduqué. Nous étions sûrs désormais que la valeur d'une civilisation se mesure précisément au recul qu'elle a fait subir à l'instinct. De son côté, la propagande ennemie essayait de nous achever en nous voulant faire croire que nous étions une nation déchue. Nos gardiens, dans leur orgueil, ne nous cachaient pas qu'ils voyaient en nous leurs esclaves, destinés à leurs usines, à leurs champs,

pendant qu'eux-mêmes, peuple de seigneurs, joueraient le rôle de policiers du monde. Nous ne devions plus revoir notre pays, nous assuraient sérieusement les plus fanatiques d'entre eux. Car après la grande victoire, il faudrait des millions de bras pour mettre en valeur les immensités conquises. Et puis surtout deux millions de Français mâles retenus loin de leurs foyers, c'était un moyen très fort de ruiner la France, de l'affaiblir pour plusieurs générations.

C'est dans un tel état d'esprit, et roulant des pensées si amères que nous fûmes répartis en 22 camps disséminés à travers toute l'Allemagne. Un camp de prisonniers de guerre ! Nous attendions avec appréhension de savoir ce que c'était. Imaginez une petite ville de bois, surgie dans un endroit isolé, et entièrement séparée du monde extérieur par de hautes rangées de fil de fer barbelé. Généralement tracée en carré régulier portant à chaque coin un mirador bâti sur pilotis pour rendre la surveillance plus efficace. Dès que l'on franchissait la grande porte d'entrée, on avait le loisir de compter le long d'une allée centrale une quarantaine de baraques basses, disposées de part et d'autre en parfaite symétrie. Au centre, une sorte de place où fumaient les cheminées des cuisines. Derrière les baraques, des espaces vides qui, au fur et à mesure que la guerre tirait en longueur, se couvrirent de baraques et de tentes pour abriter les prisonniers venant de tous les fronts. Notre camp compta jusqu'à 30.000 hommes, entassés, sans confort et réduits à la portion congrue. Chaque baraque pouvait abriter 400 hommes. Le camp constituait une véritable ville, une immense Babel serait mieux dire, puisque des hommes venus des quatre coins de la Terre, Polonais, Français, Belges, Hollandais, Russes, Italiens, Anglais, Africains, Asiatiques, Américains s'y coudoyaient, s'y heurtaient, essayaient même de se comprendre.

Pour les Allemands, ces camps représentaient des camps de passage, des réservoirs de mains-d'œuvre, c'est là qu'on puisait les ouvriers, les paysans, qui partaient en détachements vivre dans des camps miniature, un peu partout dans le pays. Travail forcé, dégradant parfois, inhumain souvent. Mais il restait toujours au Camp une quinzaine de mille hommes,

tenus en réserve. De temps à autre les autorités organisaient pour leur recrutement de véritables chasses à l'homme. Celui que nous avons vite fait d'appeler « le Négrier » dirigeait les opérations. De gros chiens policiers étaient lâchés dans le camp, obligeant les prisonniers à se réfugier dans leurs baraques, qui, à ce moment, étaient cernées par des soldats en armes. Et la rafle pouvait commencer. Sans tenir compte de la santé de chacun, ni de ses capacités, le Négrier envoyait ses victimes au travail. L'employé au terrassement, l'instituteur à la charrue, l'artiste dans une mine, le paysan dans une usine. Les uns ou les autres revenaient parfois quelques mois plus tard vidés de leur substance, sans forces, à bout. Nous touchions bien le fond de la misère humaine. Et c'est pour l'avoir touché que nous eûmes un sursaut. De même que le plongeur au fond de l'eau, quand il est à bout de souffle, donne un brusque coup de talon contre le sable afin de remonter plus vite à la surface, ainsi refusant à notre tour de nous laisser étouffer, nous fîmes effort, désespérément, pour nous trouver un air plus respirable. Notre résistance était mue par deux ressorts puissants que nous avons pu à tort croire usés. C'était notre culture et notre esprit. Et l'expérience nous a appris qu'une telle résistance ne peut jamais être brisée. Comme disent les médecins en parlant d'un malade qui a survécu à une très grave et très dangereuse opération : « le patient était heureusement de bonne constitution ». Comment cette résurrection s'était-elle accomplie ? Dans les circonstances critiques de son existence chaque nation trouve toujours en elle ses phares, ses guides ; parfois ce sont des génies, plus souvent ce sont de simples hommes de cœur, qui ne tardent pas à attirer à eux la masse qui veut être guidée. Or, nous formions un petit peuple d'exilés et nous avons trouvé parmi nous les guides à qui nous nous sommes confiés, sans esprit grégaire, toujours soucieux de conserver notre individualité. Spontanément, en effet, naquirent d'immenses bonnes volontés, dont le premier but fut de rompre la chaîne de solitude morale qui nous écrasait. Suivant l'initiative de quelques-uns, se créèrent des groupements professionnels de toute sorte : artisans, ouvriers, intellectuels, paysans, où l'on réapprit le plaisir de parler « métier ». Puis on se retrouva comme par

enchantement entre gens d'une même ville, d'un même village, d'une même province, et l'on évoqua mille souvenirs doux et puissants. Ainsi l'agglomérat que nous étions abandonnait son anonymat, et retrouvait une âme, que dis-je ? mille âmes ! Chacun dans cette nouvelle activité s'enrichissait, car du choc des idées jaillit toujours une étincelle. Chacun se reprit à penser, à raisonner, même à repenser une société.

C'est Pascal qui a dit que le divertissement était nécessaire à l'homme pour oublier sa triste condition. Rien n'est plus vrai. Car il explique ainsi la naissance du jeu et du spectacle sous toutes ses formes. Avec des moyens de fortune, quelques camarades improvisèrent des tréteaux sur lesquels ils montèrent bénévolement. A tour de rôle, ils se produisaient dans chaque baraque, le soir après la soupe. Chansonnettes, récitations, saynètes attiraient la foule. Des talents se révélèrent. Des petites troupes se constituèrent troupes ambulantes comme celle de Molière à ses débuts. Le professeur qui initiait son voisin de lit aux secrets des mathématiques ou de l'anglais fut bientôt sollicité de parler pour un groupe. De nombreux groupes se formèrent, un horaire fut bientôt établi, puis un emploi du temps : ainsi naquit une petite université. Des sportifs, de leur côté, se retrouvèrent et avec eux des groupements. Un véritable corps prenait forme. Il ne lui manquait qu'une tête. Certains événements de notre vie « politique », en prenant ce mot dans son sens étymologique, nous obligèrent à mettre cette tête en place. Mais avant de vous dire comment, laissez-moi ouvrir une courte parenthèse.

Si le sort des prisonniers de guerre s'est bien modifié depuis l'antiquité, c'est à des gestes privés et généreux qu'on le doit. Jadis un prisonnier était tué ou emmené en esclavage. Au moyen âge des sociétés religieuses s'établirent dans le but d'obtenir, partout où il y en avait, le rachat des prisonniers. A la fin du siècle dernier, parut l'œuvre magnifique de la Croix-Rouge internationale de Genève qui s'entremet pour obtenir des belligérants des conditions meilleures pour des hommes qui n'avaient commis d'autre crime que de faire leur devoir. C'est grâce à cette dernière intervention que fut signée, après l'autre guerre, par la presque totalité des nations, la Convention

internationale de Genève, dont un important chapitre concerne le « traitement des prisonniers de guerre ». Certes cette Convention ne résoud pas tous les problèmes si délicats et si nombreux inhérents à la captivité, mais du moins apporte-t-elle une sorte de statut, qui, dans bien des cas, nous a rendu d'incalculables services. La Convention de Genève prévoit entre autres que les prisonniers de guerre de chaque nationalité peuvent faire part de leurs desiderata et de leurs plaintes au Commandement de leur camp, et ce, par l'intermédiaire d'un des leurs, élu, à qui est confiée la charge de les représenter. Ce délégué prend le titre d'homme de confiance des prisonniers. Il existe peu de missions aussi belles, et pourtant ce titre était peu envié, car il chargeait les épaules de celui qui l'acceptait d'une redoutable responsabilité. Pour nous, dans les débuts, la charge de notre homme de confiance nous était apparue un peu comme inutile. Mais un petit fait devait vite nous en faire comprendre l'importance. Nous étions en octobre 40. En Allemagne l'hiver allait commencer. Tout était triste, les hommes et les choses. Un jour, le communiqué du camp nous apprit qu'un vol de graisse avait été commis à la cuisine et qu'en punition tous les prisonniers (nous étions bien 20.000 à l'époque !) seraient privés de toute distribution de nourriture pendant 48 heures. L'injustice de cette punition nous révolta, plus peut-être que d'autres prisonniers de nationalités différentes, chez qui la punition collective est admise. Et ce fut un beau vacarme. Comment pouvions-nous, sans autres ressources, envisager deux jours de diète ? Nous vîmes alors notre homme de confiance impeccable dans sa tenue se diriger vers le bureau du Commandant. Son courage nous frappa, et nous attendîmes anxieux son retour. Là-bas il se présenta, essuya les menaces et crânement exposa son point de vue solidement basé sur un article de la Convention de Genève. La discussion dura longtemps, mais devant la logique irréfutable des arguments, on dut lever la punition et nous donner à manger. Depuis ce jour nous avons un chef qui était notre délégué et en qui nous avons mis notre confiance.

L'homme de confiance groupa bientôt autour de lui toutes les énergies, rassembla tous les foyers de pensée, devint l'arbitre, l'avocat, gouverna et rendit la justice. Une grande organisation

fit place au désordre. Toujours s'appuyant sur la Convention de Genève, il obtint une salle pour le théâtre, une salle pour les cultes religieux, pour l'Université, pour la bibliothèque, et enfin un terrain de sports. Une société venait de naître, société éphémère, adaptée aux circonstances, mais prise au sérieux. Les hommes de confiance n'en étaient pas les maîtres absolus, ils n'en étaient que les garants au nom de l'intérêt général. Investis d'une autorité purement morale, ces hommes, qui, pour la plupart, appartenaient dans la vie civile à une carrière libérale, avaient été choisis pour leur bon sens, leur courage et leur patriotisme. Ils se sentirent grandis par leur mission même, et entreprirent de persuader, d'encourager. Bien souvent ils rendirent l'espoir à un peuple désespéré, en ne perdant aucune occasion d'exalter la Patrie, la Culture et l'Esprit. Tout le monde comprit bien vite qu'il s'agissait de durer, en se fortifiant moralement et intellectuellement. On fit flèche de tout bois : étude, travail manuel, musique, conférences, représentations théâtrales, jeux sportifs. Et l'on vit alors reflourir parmi nous un merveilleux bouquet de belles et antiques vertus : dignité, bons sens, sérieux, malgré l'aspect frivole, bon goût, ingéniosité. Notre cité nouvelle, pour paradoxale qu'elle fût, n'en était pas moins nécessaire. Si nécessaire qu'elle ne tarda pas à rayonner d'un rayonnement intense et salutaire non pas seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour toutes les autres communautés de prisonniers de toutes nationalités qui vivaient dans la même enceinte. La découverte d'une telle universalité nous rendit heureux et fiers. Après avoir eu tant de sujets de désespérer, nous découvrions une à une une foule de raisons d'espérer. L'homme est bien un être extraordinaire par sa résistance et par sa faculté d'adaptation aux situations imprévues. Par exemple, n'oubliez pas que c'était l'oisiveté qui nous poussait à agir. En réalité la plupart d'entre nous étaient astreints dans la journée à une multitude de besognes pour lesquelles ils étaient spécialement requis : entretien du camp, ramassage des ordures, corvées diverses — travaux de cordonnerie, à l'atelier des tailleurs, terrassement, déchargement de wagons, balayage, et bien d'autres encore. La plupart rentraient fourbus vers les 5 heures du soir. Ce

TÉMOIGNAGE D'UN ANCIEN HOMME DE CONFIANCE

n'était pas pour eux toujours l'occasion de se reposer sur leurs grabats. Au contraire la véritable vie du « roseau pensant » allait commencer. La moitié d'une baraque de bois donnait asile à l'université, qui servait en même temps de lieu de culte, et de bibliothèque. Cette université de captivité était dirigée par un recteur assisté d'une trentaine de professeurs qualifiés ou bénévoles. On y enseignait à peu près tout ce qu'il était possible d'enseigner, compte tenu des conditions matérielles. Elle fut fréquentée régulièrement par plus de 2000 étudiants ou auditeurs qui trouvaient là chaque jour 10 cours différents ou conférences. On y apprenait à lire et à écrire, on y enseignait la mécanique rationnelle, la chimie, la physique, le latin, le grec, toutes les langues vivantes, le droit, l'économie politique, la musique, la philosophie, la sténographie, l'histoire et la géographie. On y pouvait voir des hommes de quarante ans préparer le certificat d'études primaires à côté de jeunes gens qui bâchaient leur bachot ou leur licence en droit. On y préparait des concours ou des carrières, on s'y perfectionnait en tout. Persuadés que ce n'était pas inutile, car il faudrait être capable un jour de reprendre sa place dans la vie, une fois la guerre terminée. Ces universités de captivité acquirent une telle réputation que le ministère de l'Éducation nationale leur accorda le privilège de faire passer le certificat d'études, et de délivrer pour le reste des certificats de scolarité. Des professeurs spécialisés obtinrent de certaines grandes écoles privées la permission de faire passer des examens et de délivrer des diplômes. Le recteur était en rapport avec un grand nombre d'organismes internationaux créés en Suisse ou ailleurs pour l'aide intellectuelle aux prisonniers de guerre : Bureau international d'éducation à Genève, Fonds européen de secours aux étudiants à Lausanne, Aide aux étudiants mobilisés à Paris. Des revues suisses imprimaient des essais, des poèmes, des romans composés par des prisonniers de guerre français — ainsi : Les « Cahiers du Rhône », qui leur consacrèrent plusieurs numéros. La Croix-Rouge française demanda à microfilmer les œuvres littéraires des prisonniers de guerre pour les mettre à l'abri. L'Académie française encouragea notre élan en octroyant des récompenses et des prix.

Chaque prisonnier avait au début donné en collecte tout ce qu'il possédait de livres. Ce fut le noyau de notre bibliothèque, qui fut bientôt, grâce aux dons qui nous parvenaient du monde entier, riche de près de 15.000 volumes. Les enfants de France réunirent tous leurs vieux livres de classes ; leurs maîtres nous en firent des colis que nous reçûmes parfois les larmes aux yeux, quand nous lisions sur la page de garde de quelque livre de grammaire ou de géographie un mot d'affection et une pensée écrite par une main de 12 ans.

Dans le domaine des arts, même émulation. Un groupe d'artistes fondèrent une sorte d'atelier, où ils sculptaient, dessinaient, peignaient. Les architectes étudiaient des projets. Tous n'avaient en tête que de perfectionner leur technique. Eux aussi participaient à des concours, que nombre de villes de France organisaient en songeant à tout ce qu'il y aurait à reconstruire après la guerre. Plusieurs des nôtres obtinrent des prix à Paris, à Nice, à Marseille, en Afrique du Nord. De ces talents tout le monde profitait, car des expositions d'œuvres exécutées au camp étaient régulièrement organisées. A ces expositions tous les artisans participaient aussi. Que d'objets merveilleux sortirent de ces mains de prisonniers ! ciselure, sculpture sur bois, marqueterie, cuir repoussé, et toutes sortes de petites inventions aussi ingénieuses les unes que les autres. Que de vocations se sont ainsi découvertes !

Au théâtre, des menuisiers construisirent une scène, des rampes ; des tailleurs coupèrent des costumes dans du papier peint ou dans des couvertures, ils firent des créations que la mode parisienne n'eût pas désavouées. Et peut-être pensiez-vous que nous représentions de petites pièces du répertoire des patronages ? Que non pas ! il nous fallait du solide, quelque chose qui fasse penser. Une bonne partie du répertoire classique fut jouée ; Molière, plus que tout autre, était goûté et demandé. On dit que le Français est débrouillard et c'est exact. Que d'imagination pour tirer parti de tout et de rien ! Pourtant, la plus grande difficulté que rencontrèrent nos comédiens fut, je crois, l'attribution des rôles féminins. Ils y parvinrent tout de même : maquillage et costumes créèrent assez bien l'illusion ! Nous eûmes aussi une chorale et un orchestre qui enchantèrent

TÉMOIGNAGE D'UN ANCIEN HOMME DE CONFIANCE

les mélomanes. Chacun s'était en somme donné une tâche et s'y donnait de tout cœur. Surtout n'allez pas croire que nous gardions jalousement et égoïstement pour nous seuls tous ces trésors. Ils appartenaient à tous et tous nos compatriotes de misère avaient le même droit que nous-mêmes d'en profiter. Aussi bien, nous n'hésitions pas à demander à un prisonnier d'une autre nationalité de nous prêter son concours, s'il était besoin. Et je vous jure bien que nous avons plus d'une fois souri en regardant notre chef d'orchestre diriger des musiciens de huit nationalités différentes. Nous nous disions alors, en plaisantant, que le concert des Nations ne doit pas être impossible à organiser, si l'on a soin de donner à chaque participant la même partition.

Pour les sports, tout le monde prêta son concours. Et nos gardiens étaient tous ébahis de voir des centaines d'hommes piocher, bêcher, rouler un terrain à qui mieux mieux, et bénévolement, alors qu'ils avaient eux-mêmes tant de mal à obtenir par la force la dixième partie d'un travail semblable.

Mais divertissements intellectuels et divertissements sportifs ne suffirent pas à donner à l'homme la possibilité de se dépenser. Il y manquait le don de soi, l'entraide qui fait de l'individu un être vraiment social et fraternel. Nous étions certes tous malheureux ; pourtant, chacun sait qu'il y a des degrés dans le malheur même. Au camp, il y avait les malades, les sans-famille qui n'avaient même pas la joie de recevoir une lettre ou un colis de quelqu'un qui pensât à eux. Ces misères devaient être soulagées. On soutint les infortunés, on retint sur sa part pour suralimenter les malades ; les comédiens allaient les distraire dans leurs salles d'hôpitaux, les musiciens aussi. On fit la part de l'orphelin en s'efforçant de faire confectionner au moins une fois par mois un colis de douceurs à son intention, afin qu'ils sachent qu'ils n'étaient pas seuls. Il y eut des gestes admirables, sans éclat, discrets et nobles. De tous les prisonniers les plus malheureux furent les Russes. Le traitement qu'ils subissaient était affreux. Affamés, ils risquaient chaque jour leur vie pour quêter quelque chose à manger. Or, parmi eux vivaient un groupe de douze enfants de 8 à 15 ans, emmenés en captivité, sciemment ou par inadvertance, je

ne saurais le dire. Chaque fois que nous les voyions passer nous en avions le cœur serré, ne pouvant nous empêcher de songer qu'il pourrait en arriver autant à nos enfants. Périodiquement, l'un d'entre nous recevait les dons pour les enfants russes, et comme le Père Noël, il allait faire sa distribution de friandises et de joie.

La plus belle de nos créations fut sans conteste notre Caisse d'entr'aide. Son but était de dépister les cas de familles de prisonniers de guerre dans le besoin et de leur venir en aide. Le départ pour la guerre, la captivité avaient, en effet, laissé en France bien des familles sans soutien. Tâche difficile, car chacun se refusait par fierté à demander une aumône. Pourtant notre organisation était telle que chaque prisonnier était un enquêteur bénévole en signalant le cas que le hasard lui avait fait rencontrer. Nous nous mettions alors en rapport avec la mairie de la commune où vivait la famille signalée et, après confirmation, nous faisons parvenir différents secours en argent. Ce réseau de renseignements était si sérieux que nous n'eûmes jamais à déplorer une seule escroquerie. Pour nos ressources, elles étaient constituées par le versement d'une cotisation volontaire et mensuelle. Plus de 6000 cas ont été ainsi secourus. Les fonds expédiés se sont montés à 3 millions de francs, pour une période de 3 ans ! Mon but n'est certes pas de faire admettre que ces hommes réunis dans les camps étaient tous des parangons de vertu. Non ! ce serait faux. Car, comme partout, nous avions nos mauvais citoyens, nos tarés, nos profiteurs. Contre eux aussi notre Société se défendait. Un des fléaux dont nous souffrions était le marché noir. Car bien que ne produisant rien, nous avions des biens qui nous parvenaient dans nos colis familiaux. Certains accaparaient des denrées telles que vivres, tabac, au moment où les colis arrivaient c'est-à-dire au moment où il y avait abondance relative, et les gardaient en réserve jusqu'au moment où ces mêmes denrées devenaient rares, pour les revendre alors à des prix astronomiques. Pour lutter contre ces pratiques, nos économistes avaient étudié une sorte d'organisme qui régularisait le cours de chaque denrée. On l'appelait « la Mutuelle des échanges ». C'était une sorte de magasin où l'on avait fictivement fixé un prix pour chaque

chose, et quand on y apportait un objet ou une denrée, dont on n'avait pas besoin, on recevait en échange un bon qui nous permettait de choisir un objet ou une denrée de valeur correspondante et dont nous avions le plus besoin. La Mutuelle se développa rapidement et fut très utile. Le système avait du bon. Bien des délégués en visite dans notre camp s'y intéressèrent et se promirent de l'expliquer aux autres camps qu'ils devaient visiter. L'autre soir, dans un cinéma du Caire, les actualités filmées nous ont montré un magasin de ce genre récemment créé à Vienne, en Autriche, où les habitants rencontrent actuellement les mêmes difficultés que nous avons connues. Notre système a fait du chemin ! semble-t-il. Tous ces organismes, toutes ces réalisations étaient coordonnées par l'homme de confiance ; elles étaient, de ce fait, considérées comme officielles ; elles étaient admises par tous.

Mais, vous demandez-vous, les Allemands toléraient donc tout cela ? En effet. Nous laissant vivre en vase clos, ils n'avaient pas tout de suite estimé à leur juste valeur tous ces efforts multiples et féconds. Ils les prirent au début pour des jeux d'enfants qui veulent tromper leur ennemi. Quand, par la suite, ils se rendirent compte qu'une telle organisation pouvait être dangereuse, il était trop tard et ils n'auraient pu justifier une suppression brutale aux yeux des représentants de la Croix-Rouge internationale accrédités auprès des camps. A maintes reprises pourtant, ils tentèrent de prendre pied à l'université, par exemple, jugeant qu'elle pouvait être un terrain de propagande profitable, mais ils n'y réussirent jamais, tellement nous étions réfractaires à toute influence de leur part. Malgré toutes les embûches et toutes les tracasseries, notre Université resta une chose bien française et subsista jusqu'à la fin, contre vents et marées. Nos gardiens restaient tout de même les plus forts et n'hésitaient pas, de temps en temps, à organiser de grandes rafles dans le seul but d'éloigner du camp des centaines d'hommes, pensant ruiner de cette façon l'efficacité de notre organisation. Celle-ci, après chaque saignée, se reconstituait et, comme le Phénix de la fable, renaissait miraculeusement de ses cendres. J'ose avouer que nous sommes restés pour eux des êtres incompréhensibles. En 1942, alors qu'ils étaient au faite de leur

gloire et qu'ils nous jugeaient complètement hors d'état de résister, il se produisit un événement typique. Nous avons organisé une immense exposition que nous avons intitulée : Exposition des valeurs françaises. Notre but était de convaincre chacun des nôtres que tout n'était pas perdu et que c'était en nous-mêmes qu'il fallait puiser nos raisons d'espérer. Le moyen choisi devait permettre à chaque groupement provincial de réaliser un pavillon où sa province apparaîtrait tout entière, sous toutes ses formes : historique, géographique, agricole, industrielle, touristique, artistique et littéraire. Tout devait y concourir : tableaux, photographies, cartes, reproductions d'objets d'art, dioramas et reconstitutions ; en bref, une encyclopédie. Chaque « Province » se vit donc affecter un coin de baraque où, pour la circonstance, chacun des habitants s'était de bon gré resserré pour laisser libre le plus de place possible. Des couvertures tendues dissimulaient les lits et, le jour de l'inauguration, en visitant cette exposition, on eut vraiment une impression de dépaysement. Ce fut une manifestation mémorable. Chacun avait mis tant d'amour et déployé tant de talent pour faire revivre son pays natal qu'il en rejaillissait une force extraordinaire. Le visiteur était conquis, ému, enthousiasmé. Il avait fallu deux mois de préparation, de travail et d'ingéniosité pour réaliser ce tour de force. Je voudrais en ce moment même pouvoir vous faire sentir la flamme qui nous animait mais les mots restent chétifs pour raconter une telle explosion de foi. Un Vosgien avait reconstitué sa propre maison : chaque pièce était exactement meublée, et l'on pouvait tout voir jusqu'aux moindres détails en soulevant le toit de cette maison. Un Jurassien avait construit une petite scierie mécanique actionnée par l'eau du lavabo. Un Normand avait bâti une ferme de chez lui : rien n'y manquait, bâtiments, personnages, animaux, et jusqu'aux pommiers en fleurs qui nous semblaient odorants. Toutes ces miniatures avaient une valeur artistique certaine. Mais je n'en finirais pas d'énumérer toutes ces richesses. Pour nous, ce fut comme un bain de Jouvence ! Mais quelques jours plus tard, mille hommes partaient en travail forcé déblayer un quartier de Munich que les Alliés venaient de bombarder ! Nous étions punis pour avoir réussi à faire jaillir la réalité des

valeurs françaises. Nous sûmes par la suite que nos gardiens avaient été choqués, et qu'ils avaient cru voir là un geste de provocation intolérable. Mais surtout, ils venaient de se rendre compte que les années de réclusion ne nous avaient pas encore entamés. Là surtout était notre crime ! Ce fut cependant pour nous comme une étape réconfortante dont le souvenir nous soutint jusqu'au bout. Prisonniers, nous l'avons été durement, l'on nous avait réellement tout pris. Et pourtant, nous nous sentions encore libres par l'esprit et par le cœur, tellement il est impossible, même au plus cruel tyran, d'aliéner cette liberté-là. Ce sentiment, je ne l'ai jamais ressenti comme un soir où un des nôtres, pianiste remarquable, après avoir interprété différentes œuvres françaises, puis allemandes, annonça tout à coup une certaine polonaise de Chopin, dont le nom m'échappe, mais dont je sais bien qu'elle est considérée par les Polonais comme un véritable hymne national. Dès les premières mesures, nos camarades polonais, comme un seul homme, se levèrent, et, figés splendidement, entendirent debout la voix de leur patrie sacrifiée. La musique se faisait tour à tour brutale, sourde, se relevait terrible, les notes semblaient s'élancer dans un corps à corps sauvage, puis tout se calmait, se redressait encore, pour s'achever enfin dans un claironnement de victoire éblouissante. Cette musique, personne ce soir-là n'eut besoin qu'on la lui expliquât ! Un souffle particulier était passé sur l'assistance. Il se fit un silence qui parut interminable avant que chacun ait eu le temps de se ressaisir. Les officiers allemands, qui étaient là, ne dirent rien, mais pensèrent certainement beaucoup de choses. Nous étions, en effet, en décembre 1944 !

Enfin, sonna l'heure de la libération ! Peut-être croyez-vous que ce fut un moment de folie collective ? Nous l'accueillîmes avec une joie calme et sereine, comme un être aimé longtemps attendu. Notre esprit était déjà préoccupé par l'usage que nous allions faire de cette liberté retrouvée ; et surtout il y avait tant de peines, de deuils derrière nous, que nous sentions la nécessité de consacrer ces premières heures d'une nouvelle vie au recueillement, en songeant à tous ceux qui ne verraient pas se lever cette aube neuve. Nous refîmes à l'inverse, vers l'Ouest, le chemin que nous avions lamentablement parcouru

cing ans auparavant. Et nous ne nous sommes vraiment sentis libres qu'une fois sur les bords du Rhin, devant ce poteau frontière dressé par les soldats de Leclerc et qui annonce passionnément qu'«ici commence le pays de la Liberté».

Les mauvais souvenirs apparaissent maintenant lointains. Comme l'écrivait Roland Dorgelès, après l'autre guerre, dans la conclusion des « Croix de bois » : on oubliera ! Mais ce que nous n'oublierons jamais, c'est notre fraternité, notre amitié. Dans notre infâme Tour de Babel, nous avons « frotté notre cervelle contre celle d'autrui », et nous avons appris tant de choses des autres peuples, qu'il nous semble avoir autant de souvenirs que si nous avions mille ans. Nous savons bien maintenant que chaque homme aspire aux mêmes bienfaits que nous-mêmes. Si les étrangers ont appris quelque chose de nous, il faut qu'ils sachent que nous leur sommes redevables d'autant. Nous nous sommes tout simplement complétés ! On dit par le monde, pour caractériser le Français, que c'est un monsieur qui ignore la géographie. Ceci ne pourrait plus se soutenir. Car maintenant sont revenus en France des milliers d'hommes qui, dans ce brassage universel, ont eu l'occasion de combler cette lacune, si elle exista jamais ! Et plus d'un, chez nous, pense avec sympathie à tous ceux qui, par le monde, n'ont pas encore retrouvé leur foyer, la paix et la liberté. Il sait les situer avec assez de précision. Ils sont tous, sans distinction, un peu de lui-même, car il s'est reconnu bien des fois en eux, à un moment où nous ne pouvions rien dissimuler, à un moment où nous éprouvions les mêmes sentiments, tous, dans la souffrance.